

FASERLAND

CHRISTIAN KRACHT

FASERLAND

roman

Traduit de l'allemand (Suisse) par
CORINNA GEPNER

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

CE LIVRE A ÉTÉ PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE PRO HELVETIA,
FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

Titre original:
Faserland

© 1995, Verlag Kiepenheuer & Witsch
All rights reserved

Pour la traduction française:
© Libella, Paris, 2019

ISBN: 978-2-7529-1105-6

Tous les personnages et événements décrits dans le roman sont fictifs, à l'exception des personnalités publiques mentionnées ici et là. Toute ressemblance avec des personnes existantes serait purement fortuite.

À ma sœur Dominique

Cela a pu commencer ainsi. [...] On croit seulement se reposer, afin de mieux agir par la suite, ou sans arrière-pensée, et voilà qu'en très peu de temps on est dans l'impossibilité de plus jamais rien faire. Peu importe comment cela s'est produit.

SAMUEL BECKETT
L'Innommable.

Give me, give me – pronto – Amaretto.

THE WOULD-BE-GOODS

Donc, au commencement je suis chez Fisch-Gosch, à List-auf-Sylt, en train de boire une Jever à la bouteille. Fisch-Gosch, c'est un restau de poisson très célèbre parce c'est le restau de poisson situé le plus au nord de l'Allemagne. Il est à l'extrême pointe de Sylt, juste en bord de mer, et on croit qu'après vient une frontière, mais en fait il n'y a qu'un restau de poissons.

Donc, je suis chez Gosch à boire une Jever. Comme il fait un peu froid et qu'il y a un vent d'ouest, je porte une veste Barbour doublée. Je mange ma deuxième portion de scampi à la sauce à l'ail bien que la première déjà m'ait donné mal au cœur. Le ciel est bleu. De temps en temps, un gros nuage se glisse devant le soleil. Un peu plus tôt, je suis tombé sur Karin. On se connaît de Salem, même si, à l'époque, on ne s'est pas parlé, et je l'ai vue une fois ou deux au Traxx à Hambourg, et au P1 à Munich.

Sa coupe blonde à la Jeanne d'Arc lui va très bien. Un peu trop d'or aux doigts à mon goût. Quoique, à la voir rire, repousser ses cheveux sur sa nuque et se renverser légèrement en arrière, elle doit être un bon coup. En plus, elle a déjà bu au moins deux verres de chablis. Karin fait des études d'éco-gestion à Munich. En tout cas, c'est ce qu'elle

raconte. Comment être vraiment sûr de ces trucs-là? Elle aussi porte une Barbour, mais bleue, celle-là. Elle vient justement de dire, alors qu'on parlait de vestes Barbour, qu'elle ne voulait pas en acheter une verte, parce que les bleues étaient plus jolies une fois patinées. Je ne suis pas de cet avis. Je préfère ma Barbour verte. Une Barbour patinée, ça n'a aucun sens. J'expliquerai plus tard ce que je veux dire par là.

Karin est venue avec la Mercedes classe S bleu foncé de son frère, qui travaille dans les marchés à terme de marchandises à Francfort. Elle raconte que la Mercedes est super, parce qu'elle roule à une vitesse folle et qu'elle a le téléphone. Je lui dis que par principe je ne trouve pas les Mercedes super. Ensuite elle dit que ce soir il y aura sûrement de la pluie, et je dis, non, certainement pas. Je trifouille les scampi avec ma fourchette. Je n'ai pas envie de finir. Karin a des yeux passablement bleus. Des lentilles colorées, peut-être?

Là, maintenant, elle parle de Gaultier, il ne produit plus rien de bien stylistiquement et elle préfère de loin Christian Lacroix, parce qu'il utilise des couleurs incroyables – ou un truc du même tonneau. Je n'écoute que d'une oreille.

Quelqu'un de chez Gosch lance sans arrêt au micro des commandes de moules et ça me déconcentre, parce que je me fais un film comme quoi une des moules est avariée et que, cette nuit, un de ces ploucs qui boivent du chablis sera pris de maux de ventre terribles et qu'on devra le conduire à l'hôpital pour salmonellose présumée ou autre. Cette idée m'arrache un sourire, et Karin croit que je souris de la blague qu'elle vient de raconter et elle me sourit à son tour, quoique, comme je l'ai dit, je n'aie pas écouté.

J'allume une cigarette et, pendant que Karin continue à parler, je regarde un lévrier noir portant un collier avec de

minuscules vaches dorées collées dessus déposer une grosse crotte à côté d'une table. Bizarrement, le chien défèque à moitié debout et je vois qu'un quart de l'étron reste attaché à son postérieur.

J'ai de nouveau un sourire involontaire, quoique je me sente vraiment mal à présent, il faut dire que quelque part les scampi avaient un drôle de goût; j'interromps Karin et lui propose d'aller à l'Odin, à Kampen. Elle dit oui, je termine ma bière, quoique en fait je n'aime pas du tout la Jever, et on se rend à sa voiture parce que, là, je n'ai pas envie de me retrouver à l'étroit dans ma petite Triumph.

Elle ouvre et on s'installe, à l'intérieur ça sent encore le neuf, une odeur de cuir. Je jette ma cigarette par la fenêtre tandis que Karin démarre, parce que je ne veux pas dissiper cette odeur de neuf et que Karin ne fume pas. Elle met une cassette, et, tandis que les enceintes diffusent une très mauvaise chanson de Snap, elle double une Golf dans laquelle est assise une fille plutôt mignonne. Je mets mes lunettes de soleil, Karin raconte un truc, je regarde par la fenêtre.

À gauche et à droite, Sylt défile et je pense, en fait, Sylt est super belle. Le ciel est très grand et j'ai le sentiment de connaître l'île parfaitement. Je veux dire, je connais ce qu'il y a sous l'île ou derrière, je ne sais pas si je suis clair. Et puis je peux me tromper, bien sûr.

Peu avant Kampen, Karin tourne brusquement à droite, vers le parking de Buhne 16, la plage naturiste, et je me dis, minute papillon, c'est quoi ça? On se gare juste entre une Porsche et un gros tas de 4x4, et on sort, et, comme je regarde Karin d'un air un peu perplexe à travers mes lunettes de soleil, elle se rend compte que je n'ai pas écouté. Elle a un de ses jolis rires et m'explique qu'on doit d'abord récupérer Sergio et Anne, qui sont à la plage, ils ont appelé exprès sur le portable, celui de la Mercedes, je veux dire.

On sort, et je me dis que le portable doit être plutôt dégueu, là sur la plage, avec le sable et l'eau salée. Karin glisse quelques marks au gardien, après quoi on prend le sentier de planches qui traverse les dunes jusqu'à la plage. Pendant qu'on marche sur le bois érodé, Karin parle du Schumann's à Munich et qu'elle y a fait la connaissance de Maxim Biller dernièrement et qu'il était super intelligent et qu'il lui a fait un petit peu peur.

À compter de ce moment, je n'écoute plus, parce que l'odeur des planches et de la mer me monte brusquement aux narines, et je me rappelle que je venais ici dans mon enfance et qu'au premier jour sur Sylt il n'y avait pas de meilleure odeur : quand on n'avait pas vu la mer depuis longtemps et qu'on était fou de joie et que les planches exhalaient ce parfum chaud sous les rayons du soleil. C'était une odeur accueillante, pleine de promesses d'une certaine manière, et oui, chaude. Là, ça sent pareil, et je m'aperçois que j'en chialerais presque un peu, aussi j'allume vite une cigarette et je passe la manche de ma Barbour sur mon front.

Plutôt embarrassant, tout ça, mais Karin ne s'est rendu compte de rien, et puis elle est occupée avec le maître-nageur, il vérifie les cartes de curiste de ces abrutis de retraités qui veulent aller à la plage. Karin prend pour nous deux une carte journalière à douze marks, je veux la remercier, mais je m'abstiens.

Dans le ciel, le soleil commence à taper, je me mets à avoir chaud, et Karin aussi, on dirait, parce qu'elle enlève sa Barbour, ainsi que son pull-over. Le pull est vraiment chouette. En dessous, elle ne porte qu'un body, et je vois qu'elle a des seins plutôt fermes et volumineux, et je remarque qu'elle sait que je le vois. Ses tétons pointent un peu à cause du vent, toujours passablement frais, malgré le soleil qui pique.

Je retire moi aussi ma Barbour et ma veste, et retrousse les manches de ma chemise. C'est une chance que j'aie pris mes lunettes de soleil, pensé-je. Le vent du large rabat en avant mes cheveux lissés au gel. Sur le devant, en effet, j'ai des cheveux châtain clair assez longs ; quand je les tire vers le bas, ils me descendent jusqu'au menton. Il me revient alors qu'il doit me rester un peu de gel coiffant dans la poche intérieure de ma Barbour et je me demande quand je pourrais bien en mettre sans que ça soit gênant.

On est presque arrivés. À droite et à gauche, il y a les dunes et, partout, ces bruyères et ce chiendent marin qui flottent au vent. On dirait presque des vagues sur la terre. Au-dessus de nous, les mouettes crient, et je pense à Göring, qui passait ses vacances à Sylt et qui, un jour, avait perdu dans les dunes son poignard sur lequel était inscrite la devise *Sang et Honneur*. Il y a eu d'énormes opérations de recherches, on a promis une forte récompense et, finalement, quelqu'un a retrouvé le poignard, un certain Boy Larsen ou un nom comme ça, un jeune paysan – comme on disait à l'époque. Ils étaient tous morts de rire en pensant au gros Göring perdant son foutu poignard alors qu'il pissait dans les dunes, sauf ce Boy Larsen, parce qu'il a empoché la récompense. Mais après, je crois, il s'est bidonné.

Je pense au nom Boy, au fait qu'on ne le trouve qu'ici, à Sylt, comme si ce n'était plus du tout l'Allemagne, mais une sorte de truc intermédiaire entre l'Allemagne et l'Angleterre. La Flak était installée à Sylt, pour ainsi dire aux avant-postes, et les Anglais ont longtemps été stationnés ici après la guerre, et, quand j'étais petit, j'ai joué dans les derniers bunkers allemands, à Westerland. Depuis, on les a dynamités, je crois.

Là-devant, sur la plage, Sergio et Anne sont assis dans un fauteuil-cabine rayé bleu et blanc. Je les vois tout de suite, parce que je reconnais Anne. Une fois, j'ai essayé de la draguer au P1, ça a plutôt foiré parce que j'étais bourré et que j'ai eu envie de gerber, et quand je suis revenu des W.-C. elle avait disparu. En tout cas, je crois que c'était ça. Karin et moi, on met le cap sur le fauteuil-cabine. Nous disons bonjour, mais Anne ne me reconnaît pas, ou elle fait comme si elle ne me reconnaissait pas. Ils ont deux bouteilles de champagne et nous tendent des gobelets en plastique. Karin parle avec Anne, aussi j'entame une conversation avec Sergio. Sergio, c'est un de ces types qui portent en permanence des chemises Ralph Lauren roses et une vieille Rolex, et s'il n'était pas pieds nus avec le pantalon retroussé il serait chaussé de mocassins Alden, je le vois immédiatement.

Pour dire quelque chose, je dis qu'il va pleuvoir, et Sergio répond que le temps se maintiendra, sûr et certain. Je remarque qu'il a un accent et lui demande d'où il vient, et il dit, de Colombie. Après ça, on ne semble plus avoir grand-chose à se dire et Sergio arrête de parler, aussi j'allume une cigarette et je regarde d'abord mes ongles, puis la mer.

Il y a un secret qu'on nous racontait en cachette à nous autres enfants qui passions nos vacances à Sylt : au large de Westerland, là où s'étend aujourd'hui la vaste mer du Nord, se trouvait autrefois une ville du nom de Rungholt. Elle faisait alors partie de l'île jusqu'à ce que, il y a deux cents ans, un grand raz de marée emporte tout à la mer – qu'on appelait à l'époque le « Blanc Hans ». Quoi qu'il en soit, tous les habitants s'étaient noyés, et le secret c'était que lorsqu'on tendait l'oreille au vent d'est on entendait les cloches de l'église de Rungholt appeler sous l'eau les

chrétiens à la prière. Cette idée nous fichait une trouille du diable, mais, la nuit, on allait souvent à la plage pour écouter, l'oreille pressée contre le sable.

Sergio a pris son portable et téléphone avec quelqu'un en espagnol, le regard fixé sur moi, ça m'agace, aussi je me tourne vers Anne et Karin. Comme obéissant à un ordre, nous buvons tous les trois une gorgée de Roederer et c'est si drôle que Karin ne peut s'empêcher de pouffer. Je crois que je l'aime vraiment bien.

Ensuite, on se met en route, retour au parking. Karin et moi montons dans sa Mercedes, Sergio et Anne dans le Land Cruiser à côté duquel on s'est garés comme un fait exprès. Anne et Karin sont passablement ivres et leur conduite s'en ressent. Je raconte à Karin que c'est mon dernier jour à Sylt et que je pars demain, et Karin hoche la tête et dit, dommage, et elle me regarde en souriant. C'est un très beau sourire.

Peu après le panneau d'agglomération de Kampen, elle manque écraser un retraité qui traverse la route et n'a pas vu venir la voiture. Le retraité porte un petit chapeau en velours côtelé et un blouson aubergine et il nous insulte comme un fou furieux, et je dis à Karin que c'est sûrement un nazi, et Karin rit.

On tourne dans la Whiskystraße. Le soleil est déjà bas sur l'horizon et baigne la Whiskystraße d'une lumière dorée. C'est peut-être pour cette raison qu'elle s'appelle comme ça, me dis-je, pas seulement à cause des bars, mais aussi parce qu'elle a l'air jaune d'or quand le soleil tombe à l'oblique, comme en ce moment. Je dois avoir un sacré coup dans le nez pour penser une connerie pareille. On se gare, on descend de voiture et on file à l'Odin. En chemin, la main de Karin effleure très brièvement la mienne, et je suis pris d'une quinte de toux.

L'Odin est plein à craquer, pourtant la soirée n'est pas très avancée. En temps normal, c'est à partir de onze heures, onze heures et demie du soir qu'on ne trouve plus de place, mais là tout est déjà pris. Karin connaît la propriétaire du bar, celle-ci nous fait un signe amical et nous envoie un garçon. Je me dis que le personnel de l'Odin a toujours bonne mine, bronzé et tout, et qu'ils sont toujours d'une humeur excellente, et je me demande d'où ça vient. Le chien de la maison est un labrador marron foncé du nom de Max, apparemment Karin lui donne toujours un petit pain quand elle est là, le chien le sait. Il arrive en cavalant, se pressant contre les nombreuses jambes, et happe le pain qu'elle lui tend.

Ensuite, Karin commande deux bouteilles de Roederer et, une fois qu'elles sont là, on boit chacun un verre cul sec, et derrière le bar quelqu'un met *Hotel California*, des Eagles, et tandis que la musique joue et que le chien Max mâche son pain et qu'au-dehors le soleil se couche, je me sens tout à coup incroyablement heureux. Je me mets à sourire bêtement tant je suis heureux, et Anne le remarque et commence à sourire elle aussi, et alors Karin sourit également et même Sergio s'y met.

L'Odin devient peu à peu trop plein. À la table voisine, trois hommes parlent à voix plutôt forte de leurs Testarossa. Ils ont tous des montres Cartier et ça se voit littéralement qu'ils jouent au golf. Ils ont cette corpulence qui s'installe après trente ans, une corpulence bronzée, antipathique. L'un d'eux n'arrête pas de se tripoter les narines, et de fait il s'éclipse toutes les dix minutes aux W.-C. pour en revenir tout requinqué, il frappe dans ses mains et dit quelque chose comme : «Au poil, les gars!»

Karin et moi, on se regarde, et Karin lève les yeux au ciel.

Il vaudrait sans doute mieux qu'on parte. On prend congé d'Anne et de Sergio, qui veulent encore rester, et je paie les deux bouteilles de Roederer pour frimer devant Sergio, quoique en même temps je trouve ça horriblement embarrassant, et ensuite j'achète une troisième bouteille, qu'on emporte, et la chef embrasse Karin sur les joues, trois fois comme en France, et ensuite la chef nous donne encore deux coupes à champagne.

Karin et moi, on retourne à sa voiture, et, sur le trajet, je vois un jeune type complètement bourré gerber sur la portière de sa Porsche cabriolet couleur de mûre tandis qu'il essaie de l'ouvrir. Je jette un rapide coup d'œil sur la plaque minéralogique. «D» comme Düsseldorf. Ah, un mec de la pub, me dis-je. Non mais, vous imaginez : une Porsche couleur mûre.

Quelques personnes observent la scène en ricanant de l'autre côté de la rue, et il me semble reconnaître Hajo Friedrichs, mais je n'en suis pas sûr, parce que j'ai entendu dire qu'il avait désormais la figure toute bouffie. Je demande à Karin s'il ne vaudrait pas mieux que je conduise, parce qu'elle est sacrément ivre, mais elle dit que, non, elle peut encore conduire, je m'installe sur le siège avant et de nouveau ça sent le cuir et un peu parfum.

Karin démarre et, pendant qu'on roule, elle raconte un truc, et j'essaie d'écouter, mais je n'y arrive pas, alors je la regarde en coulisse. Son foulard Hermès coloré qui ressort sur son cou brun, son bras bronzé sur le volant, ce bras couvert d'un duvet doré, et je me souviens de cette fois où, enfant, j'étais étendu à côté d'une fillette sur une serviette de bain à la plage de Kampen, on était tous les deux sur le ventre, et la fillette s'était endormie, et j'avais fait ruiseler du sable blanc sur son bras en observant les grains s'empêtrer dans les poils. Ça l'a réveillée, et elle m'a souri,

et ensuite on a construit ensemble un château de sable au bord de la mer avec des pelles en plastique colorées. J'avais une pelle orange, je me le rappelle très bien.

La Mercedes s'arrête lentement devant le Kupferkanne. Les pneus crissent sur le gravier et Karin coupe le moteur. J'ai un bruissement dans l'oreille et je m'imagine que c'est la mer, mais c'est tout à fait impossible, ici on est du côté «Watt». On se regarde, on sort de la voiture et on va s'asseoir sur une des collines vertes situées devant le restaurant.

Karin ouvre la bouteille de Roederer, sans faire sauter le bouchon, et je me dis que je déteste les gens qui s'amuse à faire sauter les bouchons pour que tout le monde se retourne. On boit dans les coupes qu'on a apportées en observant ceux qui vont au Kupferkanne. Après quoi on regarde la mer des Wadden.

Karin pose sa main sur mon épaule, et là où sa main se trouve ça devient chaud, et elle m'embrasse sur la bouche. Elle a un goût de champagne et de peau chaude. Je ferme les yeux, mais je suis pris de vertige parce que j'ai trop bu, alors je rouvre les yeux. On s'embrasse, je fixe ses lentilles de contact bleues, bien que d'aussi près il soit difficile de conserver toute son acuité visuelle. Je crois que Karin aussi a un peu le vertige. On arrête de s'embrasser. Puis elle me regarde et dit très sérieusement qu'on devrait se retrouver demain soir, à l'Odin. Elle dit ça pour de bon. Pourtant, je lui ai expliqué que je partais. Enfin, peut-être qu'elle l'a déjà oublié.

Quoi qu'il en soit, elle se lève assez promptement, pose son verre sur une pierre plate et se dépêche de rejoindre sa voiture. Elle s'installe au volant, allume le moteur et démarre. Je reste un moment sur la colline, ma coupe vide à la main. Un peu plus loin, un couple de retraités étudie la

carte des desserts. Du gâteau, maintenant? Il est bien trop tard pour ça, pensé-je. Je me ressers du champagne, mais le Roederer ne pétille plus et, lorsque j'en bois une gorgée, il a un goût fade, insipide, éventé, un goût de cendre. Je crois que je ne reviendrai plus à Sylt.

Le lendemain, je prends le train de nuit pour Hambourg sans avoir revu Karin. J'ai laissé la Triumph sur l'île. Bina gardera un œil dessus. Au wagon-restaurant, je vide d'affilée quatre petites bouteilles d'Ilbesheimer Herrlich pendant que le soleil se couche sur Husum.

Je regarde au-dehors en tartinant un petit pain avec le beurre Meggle placé dans la coupelle en plastique, et la plaine de l'Allemagne du Nord défile, des moutons et tout, et ça me fait penser qu'autrefois je me penchais toujours par la fenêtre, visage au vent, jusqu'à ce que j'aie les yeux larmoyants, et que je me disais, s'il y a quelqu'un aux toilettes en train de faire pipi, la pisse va s'envoler de sous le train et se pulvériser en minuscules gouttelettes sur ma figure, de sorte que je ne m'en apercevrai pas, sauf que j'aurai comme ça une pellicule d'urine sur la figure, et si je passe ma langue sur mes lèvres, je sentirai le goût de cette pisse d'étranger. J'avais dix ans à l'époque où je me disais ça.

Aujourd'hui, bien sûr, on ne peut plus ouvrir les fenêtres parce que dans ces trains ICE, qui sont aménagés de manière horrible – ça me fait toujours penser aux galeries marchandes –, il n'y a plus rien qui soit beau ni surtout comme avant. Aujourd'hui, tout est si transparent, je ne sais

pas si je m'exprime bien, en tout cas, tout est en verre et en plastique turquoise translucide, et d'une certaine façon c'est devenu physiquement insupportable.

Donc, je suis là à essayer de me rappeler comment les trains étaient autrefois et l'Ilbesheimer Herrlich descend dans le gosier comme un rien. Ce foutu train secoue tellement que je renverse une partie du vin sur ma veste Kiton ; or, comme chacun sait, les taches de vin rouge ne partent pas, ce qui ne m'empêche pas de me mettre à frotter comme un fou et, pour bien faire, de répandre par-dessus un sachet de sel de la compagnie des voitures-restaurants, parce que ma mère m'a dit une fois que c'était efficace. Évidemment, ça n'a strictement aucun effet et alors que je suis là à frotter et à verser du sel, complètement ivre à présent parce que je n'ai rien mangé depuis un bon moment, un homme s'approche de ma table et demande s'il y a encore une place libre.

Surpris, je lève les yeux, je trouve cette phrase « y a-t-il encore une place libre ? » absolument incroyable, je n'ai pas le temps de réagir, car, je l'ai dit, je suis passablement ivre, que déjà l'homme s'assied juste en face de moi sans attendre de réponse et prend le menu. À ce moment-là, je me dis que j'aurais mieux fait de rentrer avec la Triumph.

Je regarde le type, devant moi, qui étudie cette carte bariolée complètement débile, et il a une petite barbe, une barbe à la Lénine comme celle des gars du Mojo-Club, sauf que chez lui ce n'est pas pour être à la mode, c'est très sérieux, enfin, chez les mordus de jazz du Mojo aussi, non, il porte une petite barbe de fonctionnaire à la Lénine, mon ami Nigel dirait : une touffe.

Donc, le type feuillette le menu, hèle la serveuse et commande deux saucisses avec une salade de pommes de terre et une bière ; et quand la bière arrive, il se sert, en tenant le